

Le confiteur de l'artiste, par Charles Baudelaire

Introduction

Dans ce monde mécanisé, informatisé, robotisé, déshumanisé pour tout dire, il est bon parfois de retrouver nos fondamentaux. Parmi ceux-ci, notre bonne vieille littérature française. Celle-ci nous permet en effet de retrouver, non seulement la beauté de notre langue, mais aussi tout ce qu'elle peut offrir en terme de compréhension de notre vie humaine.

En ce sens, Baudelaire reste d'une parfaite actualité. Aller plus profond que lui, dans les tréfonds de l'âme serait bien difficile. La prose est belle, émouvante. Elle est comme un chant. Elle témoigne de la magnificence de notre langue qui se doit de vivre et de survivre.

Que serait donc le monde sans la langue française, coulante, sans à coup, même un peu atone en regard d'autres parlers, mais savoureuse, lisse comme du velours, douce à l'oreille comme le serait le murmure des fées ou des sirènes.

Pour tout littéraire, Baudelaire reste un exemple. Le suivre est un délice. Pouvoir l'imiter ce serait découvrir le graal

Les poèmes en prose de l'auteur furent publiés de 1857 à 1864. Ils furent édités pour la première fois en 1869. Ci-dessous, une page de sa plume.

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immutabilité du spectacle me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.



Baudelaire par cajat. Le regard noir et profond qui vous transperce.

Le port

Un port est un séjour charmant pour
 une âme fatiguée des luttes de la vie,
 l'ampleur du ciel, l'architecture mobile
 des nuages, les colorations changeantes
 de la mer, le scintillement des phares
 sont un prisme merveilleux, propre
 à amuser le yeux sans les lasser. Les
 formes élancées des navires, au grément
 compliqué, auxquels la houle imprime
 des oscillations harmonieuses, servent
 à entretenir dans l'âme le goût du
 rythme et de la beauté. Et puis surtout,
 il y a pour une sorte de plaisir
 mystérieux et aristocratique pour celui
 qui ~~sentiment~~ n'a plus ni curiosité
 ni ambition, à contempler, couché dans
 le saloir, ou accoudé sur le môle,
 tous ces mouvements de l'eau qui
 parlent et de ceux qui restent
 de ceux qui ont encore la force de
 vouloir, le désir de voyager ou
 de s'enrichir.

